

“Les mafias de la drogue se nourrissent de l'aide sociale en Belgique, c'est cela la réalité”

■ Le docteur Orban constate une augmentation de la dépendance aux drogues.

Entretien Antoine Clevers

La Belgique a-t-elle un problème avec l'alcool? A-t-elle un problème avec les drogues? Le Dr Thomas Orban est alcoologue et addictologue à Ixelles, expert auprès du Conseil supérieur de la santé (un organe qui conseille les autorités sur les politiques de santé publique). Il dresse un tableau très sombre de l'évolution des addictions dans notre pays, dont l'un des phénomènes les plus visibles est la multiplication des fusillades à Bruxelles entre gangs de dealers de drogues.

Il y a trois semaines, les brasseurs belges ont dénoncé la volonté du ministre de la Santé de rendre obligatoire le message “L'alcool nuit à la santé” plutôt que “L'abus d'alcool nuit à la santé” sur les publicités pour l'alcool. L'alcool est-il nocif dès le premier verre? Que dit la science?

Elle dit qu'on ne peut pas fixer un seuil de consommation sous lequel l'alcool ne serait pas toxique. Cela veut dire qu'a priori, un verre peut être toxique. Il peut, par exemple, s'agir du premier verre d'une longue série. Tout le monde a déjà entendu parler d'étudiants morts en tombant du toit. Ces jeunes-là n'étaient pas alcooliques. Ils ne buvaient peut-être même pas souvent. Mais il y a une toxicité inhérente au produit. Ensuite, l'alcool est un carcinogène de type 1, une substance à propos de laquelle la science est sûre qu'elle donne le cancer. Si on devait introduire aujourd'hui l'alcool dans le commerce, il serait invendable. Aucun carcinogène de type 1 n'arriverait sur le marché sans que l'Afsca (Agence fédérale pour la sécurité de la chaîne alimentaire, NdLR) hurle. La population hurlerait aussi. Mais pas pour l'alcool.

Pourquoi, selon vous?

Parce que l'alcool est dans notre culture. On a une habitude de consommation en pilote automatique. Dans n'importe quelle fête, il y a de l'alcool. On ne réfléchit pas. Comme avant quand on offrait des cigarettes à nos invités. Et puis, il y a les lobbies.

Les brasseurs, justement, reprochent au message du ministre d'être inutilement culpabilisant, infantilisant. Selon eux, l'alcool peut aussi être associé à des moments de plaisir.

Des études ont démontré qu'à partir de dix unités d'alcool par semaine (une unité d'alcool correspond, par exemple, à 25 cl de pils, 12 cl de vin ou 3 cl de whisky, NdLR), la morbidité des consommateurs augmente très fort: leur espérance de vie est plus faible et leurs années de vie restantes sont en plus mauvaise santé. Si une femme boit une bière par jour, les brasseurs ne vont pas dire qu'elle abuse. Pourtant, elle augmente son risque de cancer du sein de 10%. Cette notion d'abus est un artifice vicieux des lobbies. C'est quoi l'abus? Ce n'est défini nulle part? Si on veut être rigoureux, on doit dire que l'alcool nuit à la santé. On n'interdit rien. On n'empêche personne de faire la fête. On dit juste que c'est un produit toxique. Ce n'est pas parce que vous informez quelqu'un que vous l'infantilisez. En fait, vous le responsabilisez.

La consommation d'alcool semble en diminution en Belgique. On le voit dans la baisse des ventes, la baisse aussi du nombre de jeunes admis aux urgences pour un coma éthylique. Ces chiffres sont-ils une bonne nouvelle ou cachent-ils un autre phénomène?

Probablement les deux. C'est une bonne nouvelle que la consommation d'alcool diminue. On a deux cents maladies liées à l'alcool: hypertension, problèmes d'estomac, troubles du sommeil, burn-out... On est en train de prendre conscience que certaines habitudes doivent changer. C'est une bonne chose. Cela dit, je constate aussi que je n'ai jamais eu autant de jeunes à mon cabinet. Et des jeunes qui consomment de la drogue, pas de l'alcool.

Il y aurait chez les jeunes un glissement de la consommation de l'alcool vers la drogue?

Je suis clinicien, pas statisticien. Mais les chiffres disponibles sur l'alcool montrent que sa consommation diminue – sinon les brasseurs ne monteraient pas au créneau (il sourit, NdLR) – tandis que les données de l'Agence européenne des drogues révèlent que la consommation des drogues augmente tout comme le nombre de drogues disponibles. Moi, en tant que clinicien, je constate que j'ai de

“Je voudrais qu'on teste tous les politiques. Je serais curieux de voir combien sont positifs à la drogue. Je peux vous dire qu'il y en a bien plus qu'on ne l'imagine.”



Dr Thomas Orban
Addictologue

“Si une personne multiplie les fragilités, la probabilité qu'elle devienne dépendante est beaucoup plus grande. Ces gens n'ont rien choisi. Cela vient du hasard de la naissance et du hasard de la vie. C'est trop facile de dire que, s'ils sont dépendants, c'est de leur faute.”

moins en moins de patients pour qui la seule problématique est l'alcool. La consommation d'alcool se fait rarement seule. S'y ajoutent le tabac, le cannabis, la cocaïne, la kétamine... De plus en plus, la drogue devient quelque chose de banal. Elle ne se cache plus. Vous la trouvez facilement en soirée. On ne fait plus tourner des plateaux de cigarettes, comme avant, mais des plateaux avec de la poudre et des cachets. Et ce phénomène touche toutes les couches de la population, toute la société. D'ailleurs, je voudrais qu'on teste les gens au pouvoir – le Premier ministre, tous les ministres, leurs collaborateurs – et ceux qui s'occupent de santé publique dans ce pays. Je serais curieux de voir combien sont positifs. Je peux vous dire qu'il y en a bien plus qu'on ne l'imagine.

Vous pensez que la drogue s'est à ce point banalisée qu'elle touche les milieux de pouvoir?

Je ne le pense pas, j'en suis sûr. On a une posture politique très bizarre. Les politiques veulent plus de protection pour les citoyens, plus de sécurité. Mais qu'est-ce qu'on fait pour les consommateurs qui sont malades? Pas de réponse. Pour les politiques, on ne peut pas consommer, mais on ne s'occupe pas des gens qui sont malades. Je me dis qu'ils ont un problème avec la drogue.

Des mesures sont pourtant prises pour combattre les mafias de la drogue.

On a une approche répressive, mais on oublie la prévention. Allez, par exemple, relire l'histoire des plans alcool en Belgique. Combien de fois ne les a-t-on pas faits? Combien de fois les a-t-on reportés? Combien de fois des partis politiques, toujours les mêmes, ont mis des bâtons dans les roues? On n'informe pas assez les gens. On sait aujourd'hui qu'il y a une fragilité à la dépendance. On l'a démontré. Par exemple, le poids des gènes dans le risque d'alcoolisme, c'est 50 à 60%. L'environnement joue aussi. Si vous passez votre enfance dans un café, vous serez plus fragile. Une jeune femme qui a subi des violences sexuelles a au moins dix fois plus de risques de devenir dépendante. J'appelle cela la carte d'identité des fragilités. Si une personne multiplie les fragilités, la probabi-